
Julien Louvrier

Penser la controverse : la réception du livre de François Furet et Denis Richet, *La Révolution française*

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Julien Louvrier, « Penser la controverse : la réception du livre de François Furet et Denis Richet, *La Révolution française* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 351 | janvier-mars 2008, mis en ligne le 01 avril 2011, consulté le 14 octobre 2012. URL : <http://ahrf.revues.org/11382>

Éditeur : Armand Colin, Société des études robespierristes

<http://ahrf.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://ahrf.revues.org/11382>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

PENSER LA CONTROVERSE : LA RÉCEPTION DU LIVRE DE FRANÇOIS FURET ET DENIS RICHEL, LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Julien LOUVRIER

Point de départ d'une controverse historiographique durable, le livre de François Furet et Denis Richet *La Révolution française* constitue une étape importante de l'évolution de l'historiographie de la Révolution française au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle. Il s'agit ici non pas d'interroger le discours du Furet/Richet sur la Révolution française, dont on rappellera simplement les arguments les plus significatifs, mais plutôt la nature des réactions qu'il a suscitées. Notre approche de la réception du livre se fonde sur l'étude des nombreux comptes rendus dont il a fait l'objet. L'enjeu est de réfléchir à la façon dont la controverse se déclenche, se développe et s'épuise. En abordant successivement l'étude de la réception immédiate du livre d'un part, puis l'étude des effets de cette réception dans l'histoire de l'historiographie d'autre part, nous verrons comment François Furet a utilisé « l'effet controverse » pour affirmer, dans le paysage historiographique, sa différence face à l'interprétation alors dominante incarnée par Albert Soboul.

Mots-clés : historiographie, controverse, interprétation sociale, révisionnisme, François Furet, Albert Soboul.

L'ouvrage en deux volumes de François Furet et Denis Richet intitulé *La Révolution française*¹, publié par Hachette en 1965 et 1966, occupe dans l'historiographie de la Révolution française une place particulière due

(1) François FURET, Denis RICHEL, *La Révolution française*, vol.1, *Des États généraux au 9 Thermidor*, Paris, Hachette, collection « Réalités », 1965, 372 p. et vol.2, *Du 9 Thermidor au 18 Brumaire*, 1966, 352 p.

à la polémique qui a accompagné sa publication et aux effets durables de la controverse qui a suivi sa réception par les spécialistes de l'histoire de la Révolution. Pour Alice Gérard, l'ouvrage constitue un tournant dans ce qu'elle appelle « la crise révisionniste de l'historiographie de la Révolution française »². Sans doute pourrait-on dire que la publication du livre est l'élément déclenchant de la célèbre controverse qui a opposé François Furet à Albert Soboul au cours des années 1970, c'est du moins ce qui apparaît généralement dans les textes des commentateurs³. Une question se pose toutefois : dans quelle mesure doit-on relier l'entreprise de 1965 au mouvement international de relecture générale de l'histoire de la Révolution française initié dès le début des années 1950 en Grande-Bretagne par les travaux d'Alfred Cobban⁴ ? À partir d'une série d'interrogations générales sur la controverse scientifique, nous nous proposons d'amorcer une réflexion sur la mise en place et le fonctionnement des débats historiographiques qui ont structuré le champ des études révolutionnaires en France à partir du milieu des années 1960. Il s'agit de réfléchir aux formes spécifiques de la controverse quand elle a lieu dans le champ historique et plus particulièrement dans celui des études révolutionnaires : obéit-elle à des règles ? Joue-t-elle un rôle dans l'amélioration des connaissances ? Est-elle une crise nécessaire qui permet aux chercheurs d'approfondir et de perfectionner leurs points de vue, voire de produire des intelligibilités nouvelles ? Conduit-elle à l'inverse les scientifiques dans des impasses, les contraignant à consacrer leur effort à des exercices de justification et de légitimation, laissant en souffrance l'examen de questions plus pertinentes ?

L'analyse de la controverse entre Albert Soboul et François Furet peut nous aider à mieux apprécier le rôle et le caractère instituant de la polémique dans la formation du champ de recherche spécifique constitué par les études sur l'histoire de la Révolution française. Pour examiner cette controverse, nous avons choisi de porter notre attention sur la parution du livre de François Furet et Denis Richet, point de départ en France des débats remettant ouvertement en cause l'interprétation de l'épisode révolutionnaire comme « révolution bourgeoise », destructrice des survivances féodales et avènement de la société capitaliste moderne. La distance qui nous sépare aujourd'hui de l'année 1965 et les transformations radicales

(2) Alice GÉRARD, « La crise révisionniste de l'historiographie révolutionnaire et le bicentenaire », dans Christian AMALVI (dir.), *Une passion de l'histoire : histoire(s) mémoire(s) et Europe : hommage au professeur Charles-Olivier Carbonell*, Toulouse, Privat, 2002, 387 p., p. 215-231 et particulièrement p. 218, « Le défi du " Furet-Richet " (1965) ».

(3) Voir notamment Alice GÉRARD, *La Révolution française. Mythes et interprétations*, Paris, Flammarion, 1970, 140 p. et Jean-René SURATTEAU, *La Révolution française. Certitudes et controverses*, Paris, PUF, 1973, 95 p.

(4) Alfred COBBAN, *The Myth of the French Revolution*, London, University College, 1955.

intervenues dans la sphère des études révolutionnaires – principalement l'épuisement de la configuration qui a structuré l'historiographie jusqu'au bicentenaire, configuration marquée par l'ébranlement du paradigme marxiste dans une temporalité qui correspond plus ou moins à l'échec du socialisme dit réel dans les pays d'Europe de l'Est, marquée également par les limites des perspectives de lecture dessinées par François Furet⁵ – autorisent désormais à s'interroger sur la portée du livre avec l'œil de l'historien. Toutefois, cette approche historique de l'historiographie nécessite quelques précautions méthodologiques quant à la définition du périmètre de l'investigation et au vocabulaire mis en œuvre pour nommer et décrire les idées et les acteurs de cette époque révolue.

Avant d'envisager l'analyse à proprement parler de la réception du livre de François Furet et Denis Richet, nous nous proposons de dépoussiérer quelque peu les catégories parfois figées qui ont longtemps servi à remplir de façon bien pratique le grand tableau de Mendeleïev de l'historiographie révolutionnaire. Cette mise au point n'a rien d'artificielle, elle est même la condition *sine qua non* de notre démarche. Comment prétendre rendre compte scientifiquement des controverses qui ont jalonné l'histoire de l'historiographie et être crédible si nous reprenions à notre compte, sans les discuter, les classifications historiquement datées, formulées par les chercheurs dans un but de différenciation et de légitimation ? S'interroger sur les effets d'un livre implique de questionner *a priori* la façon dont on a jusqu'à présent perçu et décrit le champ historiographique dans lequel il s'inscrit. Quiconque parcourt les grands ouvrages d'histoire révolutionnaire constatera aisément la redondance de certains termes de nature classificatoire qui ne sont plus adéquats aujourd'hui pour la simple raison qu'ils sont ceux employés par les protagonistes de l'histoire eux-mêmes. L'historien peut-il accepter de véhiculer des étiquettes élaborées dans un contexte de débat et de controverse, étiquettes qui par ailleurs peuvent être diffamantes ? Trois catégories exemplaires doivent bénéficier aujourd'hui d'une mise à jour nécessaire, sinon d'un usage prudent et circonscrit.

La première remarque concerne le terme « révisionnisme » et l'adjectif qui en est dérivé. Il s'agit là d'évoquer le mot employé en 1974 par Albert Soboul dans une célèbre mise au point historiographique pour désigner l'ensemble des historiens libéraux ou conservateurs qui proposaient de sortir du cadre interprétatif traditionnel de la « révolution bourgeoise », cadre dont Soboul, après bien d'autres, tenait à réaffirmer la validité⁶.

(5) Peut-on interpréter autrement l'immense hommage rendu à Michel Vovelle par les historiens américains réunis à Paris à l'occasion du grand congrès organisé à la BNF pour le 50^e anniversaire de la *Society for French Historical Studies* en juin 2004 ?

(6) Albert SOBLOU, « L'historiographie classique de la Révolution française. Sur des controverses récentes », dans *La Pensée*, 1974, p. 40-58. Le texte a fait l'objet d'un grand nombre de présentations lors

Il semble qu'une approche historique de l'historiographie ne gagnerait pas en intelligibilité à reprendre ce concept. Il n'est guère en adéquation avec ce qu'il veut exprimer : il rassemble sous une même catégorie des travaux historiques aux contenus très divers, sans prendre en compte leur degré de relecture de la vision classique. En outre, il a davantage desservi la cause que défendait Soboul plus qu'il ne l'a soutenue, ceux dont il dénonçait le « révisionnisme » revendiquant à leur tour, non sans malice, le qualificatif⁷. Dans sa définition la plus courante, le « révisionnisme » renvoie avant tout à une « position idéologique préconisant la révision d'une doctrine politique dogmatiquement fixée », ce qui concernait historiquement l'entreprise de « révision du marxisme » que Kautsky reprochait à Bernstein de vouloir imposer à la social-démocratie allemande et internationale. Depuis les années 1980, le mot fait directement référence à ceux qui tendent à minimiser le génocide juif par les nazis. Nous sommes loin des discussions académiques sur la Révolution française, même si celles-ci prennent parfois une tournure politique évidente. Il faut enfin admettre que le mot n'avait pas la même résonance aux oreilles des historiens communistes des années 1960, qu'il peut avoir aux nôtres aujourd'hui. Ceci nous conduit à nuancer la responsabilité d'Albert Soboul dont l'entourage intellectuel favorisait de fait l'utilisation de ce terme maladroit. C'est en effet le vocable que l'on trouve au début des années 1950 sous la plume de Jacques Blot – pseudonyme de l'historien Jacques Chambaz – dans les pages de la *Nouvelle Critique* pour dénoncer la relecture de la vulgate marxiste par les *Annales*⁸.

Notre seconde remarque concerne l'expression « historiographie jacobine de la Révolution française », telle qu'on la trouve dans l'introduction au *Dictionnaire critique de la Révolution française*⁹ dirigé par François Furet et Mona Ozouf, et plus généralement l'usage polémique et décontextualisé de la référence au « jacobinisme ». C'est dire une banalité que de souligner combien l'historien doit prendre de précautions avec ce mot, soumis à tant de réappropriations et de redéfinitions, d'investissements et de rejets. Il faut cependant dire pourquoi. Le mot « jacobin » ou « jacobine » fait l'objet d'un usage particulièrement ambigu. Il est utilisé chez François

d'une série de conférences prononcées par Soboul aux États-Unis en 1973. Voir Pascal DUPUY et David SCHAFER, « Albert Soboul, son œuvre et sa personnalité vues par les historiens anglais et américains », *Bulletin de la Commission d'Histoire de la Révolution française*, 1992-1993, Paris, CTHS, 1994, p. 39-48.

(7) François FURET, *Penser la Révolution française*, Paris, Folio, 1985 (1978), 316 p., p. 185.

(8) Jacques BLOT, « Le révisionnisme en histoire ou l'école des "Annales" », dans *La Nouvelle Critique*, vol. 3, 1951, p. 46-56.

(9) François FURET et Mona OZOUF (dir.), *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Paris, Flammarion, 1988, 1122 p. Au terme de leur texte introductif, les auteurs qui ont dirigé l'ouvrage écrivent : « l'idée du « bloc » constitué par la Révolution a retrouvé de la fraîcheur en cette fin de siècle : mais elle est plus le dernier recours d'une *historiographie jacobine* en fin de course qu'une hypothèse de recherche », p.11 (souligné par nous).

Furet et Mona Ozouf moins pour préciser la définition d'une interprétation de la Révolution que pour réduire la diversité de toute une école historique à l'un de ses traits marquants, à la manière des portraits réalisés en trois coups de crayons par les caricaturistes. Il est en fait apposé sur l'historiographie classique comme un marqueur, un stigmate dévalorisant. Par ailleurs, le qualificatif est à l'inverse revendiqué par ceux-là mêmes qui sont visés par lui¹⁰. Une fois encore, le mot ne résonne pas de la même façon à toutes les oreilles. On sait bien à quoi fait référence de nos jours, dans le champ politique et journalistique, l'usage des mots « jacobin » ou « jacobinisme » : c'est la pensée centralisatrice, républicaine mais crispée sur des valeurs censées s'opposer au progrès¹¹. François Furet est lui-même tout à fait conscient du sens équivoque qui colle au terme. Ainsi précise-t-il dans l'article « Jacobinisme » du *Dictionnaire critique* :

« En évoquant [...] les vertus d'un État fort, porteur du progrès et figure imprescriptible de la nation, il [le jacobinisme] permet de joindre sa tradition à celle qui l'a précédée et à celle qui l'a suivie, et de recoudre ce que la Révolution avait déchiré : formant un pont entre l'ancienne monarchie et l'État napoléonien, la tradition jacobine retrouve un air de famille. Si bien qu'elle peut aussi faire une place à la droite, et diviser la gauche ; plaire aux gaullistes comme aux communistes, et tracer un ligne de démarcation à l'intérieur du Parti socialiste »¹².

Dans ces conditions, on est en droit de s'interroger sur la réelle portée heuristique de cette étiquette et suggérer de lui substituer d'autres adjectifs plus à même de décrire les caractères qu'il prétend recouvrir.

Pour terminer cet aperçu des termes et des catégories à prendre avec des pincettes, revenons un instant sur le vocable « critique », au sens d'histoire ou d'historiographie « critique », tel qu'il est employé dans le titre du dictionnaire dont François Furet et Mona Ozouf furent les maîtres d'œuvre¹³. Il s'agit cette fois d'un terme auto-élaboré par ceux qui le revendiquent et non plus d'une étiquette disqualifiante. C'est un mot qui est

(10) Albert SOBOL, article cité : « À l'interprétation sociale classique s'est [...] opposée une ligne révisionniste. Croyant la disqualifier, certains de ses tenants ont baptisé l'interprétation classique " historiographie jacobine " de la Révolution : qualificatif que nous ne récusons pas, entendant par là, comme nous l'a enseigné Georges Lefebvre, la compréhension et la fidélité à la cause du peuple, mais sans que l'historien abandonne aucune des impérieuses exigences de la méthode érudite et de l'esprit critique ».

(11) Sur cette question, voir Claude MAZURIC, « Du prétendu " modèle jacobin " au jacobinisme comme objet d'histoire », dans Joël FOUILLERON et Henri MICHEL (dir.), *Mélanges Michel Péronnet*, tome 3, « La Révolution », Montpellier, Publications de l'Université de Montpellier III, 464 p., 2006, p. 439-457. Dans un livre récent, Michel Biard consacre un chapitre (« 1982-2006 : Haro sur le jacobinisme ! ») à l'usage du mot dans le débat parlementaire, dans Michel BIARD, *Les lilliputiens de la centralisation. Des intendants aux préfets : les hésitations d'un modèle français*, Seyssel, Champ Vallon, 2007.

(12) François FURET, « Jacobinisme », dans François FURET et Mona OZOUF, *op. cit.*, p. 335.

(13) François FURET et Mona OZOUF, *op. cit.*

évidemment chargé d'une connotation largement positive : on pense immédiatement à « esprit critique », « savoir critique », « posture critique ». Celui qui l'emploie se place du côté de la science contre les lieux communs, contre l'orthodoxie supposée ou la vulgate. L'utilisation de l'expression « histoire critique » suppose qu'il existe un envers, une histoire ou historiographie « acritique » qu'il s'agit de récuser et dont on souhaite se démarquer. Malgré les gages dispensés par les auteurs du *Dictionnaire* au fil de leur article introductif, véritable feuille de route du projet dans laquelle ils éclairent le sens qu'ils entendent donner à leur « critique », il nous apparaît pertinent de veiller à ce que l'historien qui s'intéresse à l'historiographie de la Révolution ne reprenne pas ce terme sans l'avoir préalablement lui aussi critiqué.

La critique des catégories de l'historiographie révolutionnaire est une étape essentielle à l'écriture d'une histoire dépassionnée du métier d'historien de la Révolution française. Elle exige que l'on s'astreigne à une règle simple qui consiste à déconstruire systématiquement, en révélant leur histoire, les taxinomies dont l'usage est ou fut courant dans l'historiographie. En effet, ces étiquettes ne sont pas données avec l'historiographie une fois pour toutes, ce sont des constructions intellectuelles élaborées par les historiens pour un usage polémique. Or le travail de l'historien consiste précisément à révéler le caractère historique de chaque objet identifié, c'est-à-dire à reconnaître les changements et les transformations qui affectent l'usage des mots, des notions et des concepts, de façon à tendre vers une intelligibilité globale des phénomènes et éviter de s'accommoder du rôle de chambre d'enregistrement des processus tels qu'ils sont vécus, perçus et expliqués par les acteurs eux-mêmes.

L'objet de la controverse : *La Révolution française*, de François Furet et Denis Richet

Pour commencer il nous semble utile de décrire concrètement ce qu'est le « Furet/Richet »¹⁴ en essayant – pourquoi pas ? – de suivre les bons préceptes de Charles Seignobos et d'appliquer à notre document les fameuses critiques externes et internes prêchées par le père de la méthode historique. Sans cette présentation liminaire, consacrée successivement à l'apparence de l'ouvrage puis à son contenu, la découverte du livre dans son édition originale au hasard d'un rayonnage de bibliothèque, risque fort de plonger le non-initié dans la perplexité.

(14) La présentation du premier volume de l'édition originale que nous proposons ici vaut également pour le second, notamment nos remarques concernant l'ordonnement du livre et son apparence extérieure. En revanche, les nombreuses éditions ultérieures, sous la forme d'un seul ouvrage ou en format poche, souvent remaniées et amputées de l'iconographie, ne nous concernent pas ici.

À première vue, le gros livre rouge, grand format, recouvert d'une solide couverture en toile, qui déroule son récit en colonnes comme dans un journal et qui présente un très grand nombre d'illustrations, n'a pas grand-chose à voir avec les travaux d'érudition minutieuse ou les thèses académiques qui font généralement l'objet de l'attention méticuleuse des spécialistes. Pourtant, la publication par Hachette dans la collection « Réalités » de cette nouvelle histoire de la Révolution française à l'intention du grand public a suscité de nombreux commentaires. Ce n'est pas tant la forme de l'ouvrage – quoique tous ceux qui ont écrit sur ce livre ont salué la haute qualité de l'ordonnancement général – qui a retenu l'attention, que son projet. Ce « beau livre », selon la nomenclature éditoriale, n'a effectivement pas l'aspect universitaire : il est magnifiquement illustré, pourvu d'une sélection d'iconographie révolutionnaire pointue, mais doté d'une bibliographie restreinte et surtout il a été rédigé par deux chercheurs non spécialistes de la période. Nous sommes donc en présence d'un ouvrage qui n'est pas un livre académique : il s'agit d'un grand format, lancé pour les fêtes de Noël, un livre qui n'exploite pas de nouvelles sources et ne résulte pas de recherches nouvelles. C'est un texte qui a l'apparence d'une synthèse, écrit par des historiens reconnus, mais pas pour leur expertise sur la Révolution française. Nous avons là un faisceau d'éléments qui concordent pour que l'ouvrage passe pour de la vulgarisation améliorée, un texte auquel les historiens de la Révolution française auraient pu ne pas prêter attention. Néanmoins, outre le fait qu'il attire l'œil avec ses gravures et ses estampes, le livre de François Furet et Denis Richet retient aussi l'attention par l'utilisation d'un vocabulaire tout à fait novateur et inédit dans le champ des études historiques. Soucieux de séduire une clientèle de haut niveau prête à dépenser 79 francs pour le premier volume – en 1965, c'est une somme ! –, les auteurs n'ont pas limité leurs efforts à la qualité de la reliure. Leur récit, rédigé dans cette langue modernisée, suggère aussi l'imminence d'une réinterprétation en profondeur du phénomène révolutionnaire. C'est précisément ce parti pris audacieux qui est à l'origine de l'intérêt des spécialistes et de leur lecture attentive de l'ouvrage.

Ces détails ne sont cependant que les éléments externes, identifiables par n'importe quel lecteur qui prendrait le temps d'ouvrir le livre et de l'observer sous toutes ses coutures. Il faut ajouter à notre présentation d'autres données qui ne nous sont pas toutes précisées par l'éditeur mais qui doivent permettre de mieux cerner la nature du projet. Par exemple, si ni François Furet ni Denis Richet ne sont à l'époque des spécialistes de la Révolution française, ils sont toutefois des historiens parisiens bien connus. François Furet a été l'élève d'Ernest Labrousse, avec lequel il a commencé une thèse. Avant d'écrire cet ouvrage sur la Révolution, il s'est intéressé

aux structures sociales de la bourgeoisie parisienne¹⁵. Avec Denis Richet, dont les intérêts vont alors à l'étude du XVI^e siècle, ils fréquentent les séminaires de recherche et y interviennent. Ils sont tous deux très proches de Fernand Braudel qui jouit alors, à la tête de la VI^e section de l'École des Hautes Études, d'une position de prestige et de pouvoir académique incomparable. Par ailleurs, ils sont d'anciens membres du Parti communiste qu'ils ont quitté à la fin des années 1950. Ces années correspondent à l'engagement de François Furet dans une activité journalistique importante au sein de l'hebdomadaire de la gauche libérale *France Observateur*¹⁶. Ces éléments mentionnés, voyons à présent ce que les deux historiens ont à dire de neuf, en 1965, à propos de l'histoire de la Révolution française.

Si le livre ressemble à un ouvrage de synthèse, il s'agit en fait d'une thèse au sens plein du mot, c'est-à-dire d'une prise de position historiographique. Le texte s'inscrit dans une historiographie largement préexistante, un mixte d'interprétation sociale marxisante et d'idéologie républicaine dont les grands noms sont Jaurès, Mathiez, Lefebvre, vis-à-vis de laquelle il se place – quoique partiellement – en rupture. Ceci se traduit par un déficit d'intérêt pour les catégories traditionnellement étudiées depuis la Libération (les couches populaires rurales et urbaines, l'an II, la dictature jacobine) et par un réinvestissement dans l'année 1789. L'intervention populaire, analysée généralement comme l'alliance nécessaire de la bourgeoisie révolutionnaire avec les masses urbaines ou paysannes pour assurer la réussite de la Révolution bourgeoise, menacée aux frontières par les troupes des monarchies coalisées, menacée sur ses terres par la contre-révolution vendéenne, est pour nos auteurs un « accident », consécutif au « dérapage » de la Révolution. Cette nouvelle *doxa* s'appuie principalement sur la redécouverte de la dualité de la Révolution française, un thème majeur de l'historiographie libérale du XIX^e siècle. Il s'agit de distinguer deux temps dans la Révolution : une « bonne » révolution d'abord, celle des Lumières et des élites nobles ou bourgeoises, portée par le siècle, qui se concrétise en 1789 et atteint ses objectifs le 4 août, une « mauvaise » ensuite, marquée par la rupture du 10 août et caractérisée par l'irruption du mouvement populaire sur le devant de la scène politique. Pour les auteurs, la Révolution de 1789, au regard des positions de ses chefs éclairés, n'aurait pas dû aller au-delà d'un programme réformiste, d'un consen-

(15) François FURET et Adeline DAUMARD, *Structures et relations sociales à Paris au milieu du XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, 1961, 98 p.

(16) Sur l'importance du journalisme dans la carrière de François Furet, voir Michael Scott CHRISTOFFERSON, « François Furet between history and journalism, 1958-1965 », *French History*, vol. 15, n° 4, p. 421-447. Christofferson montre que jusqu'à la parution de *La Révolution française*, François Furet a consacré beaucoup plus de temps et d'importance à son travail de journaliste politique qu'à la recherche historique, au point d'affirmer pour la période 1958-1965 que Furet fut davantage un journaliste qu'un historien (p. 421-422).

sus « par en haut » entre la bourgeoisie révolutionnaire et l'aristocratie, visant à donner naissance à une monarchie constitutionnelle à l'anglaise, rien de plus. L'alliance d'une partie de la bourgeoisie révolutionnaire avec les masses populaires, à la ville et à la campagne, le compromis « par en bas » si l'on veut, ne fait pas partie du contrat initial, c'est, pour reprendre leur expression, « la déviation » sur le « grand chemin qui devait conduire [la bourgeoisie] au libéralisme paisible du XIX^e siècle ». Ces deux temps dans l'histoire de la Révolution conduisent Furet et Richet à considérer qu'il n'y a pas eu une Révolution française, formant un tout, un « bloc » pour reprendre le mot célèbre de Clemenceau, mais deux révolutions distinctes. L'essence de cette perspective se trouve résumée dans le livre par l'utilisation de la métaphore du « dérapage ». L'effet recherché est clair : il s'agit de déconnecter de la Révolution des Lumières et des élites, les exigences sociales et démocratiques du mouvement populaire, c'est-à-dire poser la question de la nécessité historique de la Révolution française. En somme, demandent-ils : n'aurait-on pas pu parvenir à un système politique démocratique et représentatif sans passer par un épisode révolutionnaire ?

Furet et Richet redonnent à l'interprétation libérale de l'histoire révolutionnaire un nouveau souffle. Mais plus encore s'exprime ici la remise en cause de la vision jusqu'alors dominante dans l'historiographie : la lecture d'inspiration marxiste d'une révolution une et indivisible, point de passage obligé de la transition historique du féodalisme au capitalisme, rendue nécessaire par le développement des forces productives entravées par les contraintes de la société d'Ancien Régime. François Furet et Denis Richet refusent cette « révolution bourgeoise à soutien populaire » et favorisent la thèse d'une révolution déjà largement aboutie dans l'esprit des élites, sinon dans les faits, avant même la réunion des États généraux à Versailles au printemps 1789. Prenant abruptement le contre-pied des certitudes patiemment consolidées par le travail des spécialistes confirmés, les positions défendues dans le livre font rapidement réagir les historiens. En réalité, en posant la question de la nécessité historique de la Révolution française, les auteurs entendent que le débat sur l'histoire révolutionnaire se transporte hors du cadre académique et érudit dans lequel il s'est épanoui depuis la fin du XIX^e siècle et la création de la chaire d'histoire de la Révolution en Sorbonne. La question posée est avant tout politique, mais discutée par les historiens professionnels, elle se pare des attributs de la controverse scientifique.

La réception du Furet/Richet ou la mise en place de la controverse

Il ne s'agit pas de comparer strictement les réactions au livre de François Furet et Denis Richet, pour la simple raison que les textes dont nous allons parler ne sont pas tous de même nature. Certains résultent de

la lecture de l'ouvrage par des spécialistes de la Révolution française – c'est le cas des recensions écrites par Claude Mazauric, Jacques Godechot, Richard Cobb, Norman Hampson, Betty Behrens –, quand d'autres ont été rédigés par des historiens de la période contemporaine – Marc Ferro –, ou encore par des écrivains – Claude Roy. Par ailleurs, même si la plupart des recensions ont été publiées dans des revues d'histoire académiques et scientifiques – notamment dans les *Annales historiques de la Révolution française*, les *Annales ESC*, la *Revue historique*, *French Studies*, *Studi Storici* ou *Clio* – d'autres ont paru dans des journaux ou suppléments littéraires à destination du grand public. C'est le cas en France du compte rendu de Marc Ferro publié dans *La Quinzaine littéraire*, en Grande-Bretagne de celui de Richard Cobb dans le *Times Literary Supplement*. De la même façon, le compte rendu de l'édition américaine de l'ouvrage par Betty Behrens a paru non pas dans une revue universitaire mais dans la *New York Review of Books* où Behrens a la charge de l'histoire moderne européenne. Enfin, tandis que certaines critiques sont brèves et tout juste informatives, d'autres relèvent davantage de l'essai interprétatif que du simple compte rendu¹⁷. Face à ce corpus disparate, nous allons nous préoccuper de la diversité des points de vue et de la qualité des arguments développés en faveur ou en défaveur du livre comme autant de positions possibles ou d'intervention-types dans la controverse.

Malgré leur grande variété, il est possible de regrouper tous ces textes en trois catégories. Premièrement, ceux dans lesquels s'exprime la colère des historiens marxistes ou des représentants de l'historiographie dominante de la Révolution française. Cette réaction s'incarne dans le long essai publié par Claude Mazauric dans les *AHRF* en 1967, repris et complété dans le recueil *Sur la Révolution française* en 1970. Dans ce cadre, il faut évoquer également les protestations de Jacques Godechot, d'Albert Soboul et de Jean-René Suratteau. Il s'agit principalement de textes écrits par des spécialistes, rédigés en français et publiés en France dans des revues académiques. Dans une deuxième catégorie sont regroupés les points de vue favorables aux idées présentées dans le livre. Ces textes ont été publiés tout autant par des spécialistes de la Révolution que par des historiens dont les centres d'intérêts en sont éloignés. La plupart de ces comptes rendus sont plutôt courts et ont paru dans des journaux, des suppléments littéraires ou des revues d'histoire non spécialisées dans l'étude de la période en question. Enfin, nous avons pris le parti d'isoler dans une dernière catégorie la réaction particulièrement violente et inclassable de l'historien britannique Richard Cobb dont la position au cœur de la controverse est tout à fait singulière. Il est à la fois défavorable au livre,

(17) Pour une vue d'ensemble des comptes rendus considérés dans cette étude, se reporter à la bibliographie chronologique en fin d'article.

tout en s'éloignant progressivement lui-même des canons de l'interprétation soutenue par Georges Lefebvre et ses élèves. Ce n'est pas tant la thèse du « dérapage » qui le fait réagir que la posture intellectuelle et la position institutionnelle des auteurs.

La colère des tenants de l'historiographie marxisante

La réception critique du livre de François Furet et Denis Richet par les historiens spécialistes de la Révolution française dont l'interprétation est prise à partie s'opère en trois étapes : tout d'abord on conteste l'érudition des auteurs, c'est-à-dire que l'on traque page après page les erreurs factuelles qui ont pu se glisser dans le récit¹⁸. Ensuite, on les discrédite en contestant leur légitimité à s'exprimer dans le champ des études révolutionnaires¹⁹. Enfin, on refuse de débattre les propositions contenues dans le livre qu'on aborde en bloc – on discute la thèse générale de l'ouvrage mais on ne s'attarde pas sur les contradictions soulevées par les auteurs dans le meccano de l'interprétation classique – pour réaffirmer point par point, en conclusion, drapé dans la légitimité que confère l'appartenance et le rappel d'une généalogie prestigieuse²⁰, la validité de l'explication de la Révolution française telle que l'on considère qu'elle doit être²¹.

Essai critique de Claude Mazauric constitue de loin la tentative la plus aboutie pour tenter de penser les interprétations proposées et mettre en perspective les nouvelles positions dans le complexe historiographique. Ne serait-ce que par la longueur de l'article, l'ampleur de sa diffusion (conférence orale, *AHRF*, recueil) et sa vigueur polémique, il mérite d'être soumis à un examen approfondi. Nous ne trouverons pas d'exemple comparable à celui-ci dans les comptes rendus qui seront examinés plus loin.

(18) Voir notamment les relevés minutieux effectués par Claude MAZAURIC, dans *Sur la Révolution française*, Paris, Éditions Sociales, 1970, p. 47-51.

(19) Voir Albert SOBOUL, préface à Claude MAZAURIC, *idem*, p. 5. Pour Albert Soboul, François Furet et Denis Richet sont des auteurs « plus publicistes qu'historiens » et même des « renégats », c'est-à-dire des traîtres à la Révolution. Alice Gérard, moins concernée pourtant par la dispute, parle à leur sujet de « jeunes historiens » (dans *La Révolution française, op. cit.*, p. 110).

(20) Claude MAZAURIC, *idem*, p. 56 : « Avec Albert Mathiez, Georges Lefebvre, Jacques Godechot et Albert Soboul nous continuons à penser... ». Jean-René Suratteau évoquant la réponse de Mazauric au livre de Furet et Richet s'exprime en ces termes : « Il [Mazauric] reprend l'argumentation de Lefebvre, de Soboul, approuvée par Jacques Godechot [...] idées auxquelles adhère aussi Marcel Reinhard », (dans *La Révolution française, certitudes et controverses, op. cit.*, p. 22).

(21) Voir notamment Claude MAZAURIC, *idem*, p. 55 : « On ne trouvera pas en 1789, trois révolutions, mais une seule, libérale et bourgeoise, mais à soutien populaire et particulièrement paysan, on ne verra pas un « dérapage » de la Révolution de 1792, mais une tentative essentielle de la bourgeoisie pour maintenir la cohésion du Tiers état, c'est-à-dire de la Nation, pour ne pas s'isoler des masses populaires, sans l'appui desquelles l'acquis de 1789 eut été compromis ; l'an II ne sera pas un « temps de détresse » mais avant tout un moment de radicalisation intense de la révolution bourgeoise ».

La position défendue par Claude Mazauric se caractérise par une compréhension élaborée des effets potentiels du Furet/Richet. Pour l'historien qui ne cache ni son attachement au Parti communiste, au sein duquel il a d'ailleurs côtoyé personnellement les auteurs, ni son adhésion à la science historique marxiste, le livre a une fonction idéologique bien précise : celle de détruire l'édifice marxiste sur lequel s'appuie en France, depuis Jaurès, l'explication dominante de la Révolution. Cette perception éclaire toute une démarche dont on peut rappeler les étapes successives et les caractères déterminants. Dans sa biographie d'Albert Soboul, Claude Mazauric décrit justement comment il fut chargé par deux historiens membres du Parti communiste, Jean Bruhat et Jean Dautry, de lire attentivement le premier volume du Furet/Richet, d'en présenter les arguments et les lacunes et d'en réfuter les éléments les plus hétérodoxes au cours d'une rencontre du cercle des historiens communistes, en décembre 1966, dans une salle de la Maison des sociétés savantes à Paris²². Tout au long de cette longue intervention, publiée ensuite dans les *AHRF*²³, Claude Mazauric s'attache à souligner les enjeux idéologiques de la théorie du « dérapage ». Il critique également les tentatives d'appliquer à l'histoire de la Révolution les méthodes de la psychanalyse que les auteurs ont expérimentées avec plus ou moins de bonheur. Reprenant trois ans plus tard cette lecture méticuleuse pour le recueil *Sur la Révolution française*, Claude Mazauric adopte un ton plus militant et s'éloigne du cadre strictement scientifique de l'exercice. Dans son papier critique, il accuse François Furet et Denis Richet d'avoir cédé à un « parti pris anticommuniste », « antipopulaire » et « anti-national »²⁴. Il reconnaîtra quelques années plus tard la nature inappropriée de ces arguments²⁵.

Ce compte rendu est souvent cité mais rarement replacé dans son contexte. Il faut rappeler qu'existait déjà en 1966 un sérieux contentieux post-guerre froide entre tous ces historiens, circonstances particulières qui expliquent la tension entourant la réception du travail de Furet et Richet par Claude Mazauric et Albert Soboul. D'une part, les deux auteurs avaient quitté le Parti communiste à grand bruit quelques années plus tôt tandis que Mazauric et Soboul y restaient fidèles. D'autre part, plus proche dans

(22) Claude MAZAUROIC, *Albert Soboul, un historien en son temps*, Aubenas. Éditions d'Albret, 2003, 253 p., p. 50-51 : « Ce furent Jean Bruhat et Jean Dautry qui attirèrent [l'] attention [d'Albert Soboul] sur les approximations de cet ouvrage et, ensemble, avec Emile Tersen et d'autres historiens marxistes, ils décidèrent de consacrer à son étude un séminaire *ad hoc* : historien encore débutant, je fus chargé par eux de présenter un rapport critique, détaillé et argumenté, sur les livres de Furet et Richet à la lecture desquels je consacrais plusieurs semaines. Je présentais ce rapport dans une salle de la Maison des sociétés savantes à Paris en décembre 1966 ou janvier 1967 ».

(23) Claude MAZAUROIC, « Réflexions sur une nouvelle conception de la Révolution française », *AHRF*, 1967, p. 339-368.

(24) Claude MAZAUROIC, *Sur la Révolution française, op. cit.*, 1970, p. 60.

(25) Claude MAZAUROIC, *Jacobinisme et Révolution*, Paris, Éditions Sociales, 1984, p. 58.

le temps, la publication du compte rendu de la thèse d'Albert Soboul par les *Annales ESC* en 1963 ne s'était pas faite sans difficulté. La recension demandée à Claude Mazauric par Marc Ferro, alors secrétaire de rédaction désireux de faire une place à la Révolution française dans le temple de la « longue durée », s'était retrouvée à sa parution chapeauté par une note de François Furet et encadrée par un texte de Louis Bergeron, l'ensemble pouvant laisser croire à un travail collectif²⁶. François Furet, qui n'avait pas encore rompu avec l'histoire sociale, y dispensait des leçons d'histoire labrousienne en forme de critique à l'intention de la méthode d'approche soboulienne de la sans-culotterie dont il semblait moquer l'ambition sociologique. En ce temps là, la conjoncture politique et la configuration du milieu historique français étaient telles qu'on demandait aux ex-communistes de surveiller la prose de leurs anciens camarades. Dans l'entourage de Braudel, les historiens communistes n'avaient en effet pas bonne presse. Braudel n'avait pas oublié les attaques dont il avait fait personnellement l'objet au cours des années 1950 dans les colonnes de *L'Humanité* ou de la *Nouvelle Critique*²⁷. Ironie de l'histoire, il se trouvait finalement entouré d'anciens militants du PCF dont certains avaient fait figure de « staliniens » convaincus.

Pour finir, on notera que dans ce débat entre historiens libéraux et historiens marxistes, les maîtres, eux, ne se sont pas manifestés ouvertement. Ni Soboul, ni Godechot, ni Reinhard, ni Labrousse n'ont pris la responsabilité de répondre immédiatement au livre de Furet et Richet. Pourtant, la charge contre l'interprétation sociale s'adressait à eux également – avec une nuance toutefois concernant Labrousse dont les auteurs faisaient leur son explication « conjoncturelle » de l'explosion révolutionnaire. À moins qu'ils aient considéré qu'il s'agissait avant tout d'un règlement de compte politique, plus que d'une révision scientifique et donc moins d'une controverse scientifique, que d'une bataille idéologique. Cependant, bien que ne prenant pas la plume, ils ont tous les trois favorisé dans une certaine mesure l'émergence d'un débat autour de ce livre : en choisissant de publier la recension de Claude Mazauric dans les *AHRF*, n'ouvraient-ils pas de fait la voie à la controverse ?

Vu de l'étranger et du côté des Annales

De l'autre côté de l'échiquier historiographique, la réception plutôt positive aux thèmes et arguments proposés par Furet et Richet repose sur

(26) François FURET, Claude MAZURIC, Louis BERGERON, « Les Sans-culottes et la Révolution française », *Annales ESC*, n°6, 1963, p. 1098-1127.

(27) Voir Frédérique MATONTI, *Intellectuels communistes, Essai sur l'obéissance politique*, Paris, La Découverte, 2005, p. 252-253 et *supra* note 8.

trois éléments : tout d'abord, ce livre fait figure de brèche dans le bloc marxiste et constitue ainsi un tournant vécu comme salutaire, même par des historiens qu'on ne peut soupçonner de sympathies conservatrices²⁸. Ensuite, s'il marque le retour de l'interprétation libérale héritée de l'historiographie du XIX^e siècle, il suggère également que peuvent émerger en France des interprétations neuves, divergentes et parfois contradictoires de la Révolution française. Enfin, le livre incarne pour certains un effort non négligeable de repenser l'histoire révolutionnaire que d'autres considèrent encore insuffisamment « révisionniste »²⁹ dans la mesure où les travaux anglo-saxons critiques de l'interprétation sociale ne sont pas pris en considération.

Examinons dans le détail les premières critiques favorables au livre. Le titre du texte que publie Louis Bergeron dans les pages des *Annales ESC* laisse peu de place au doute. Intitulé « Une relecture attentive et passionnée de la Révolution française »³⁰, l'auteur y fait tomber un véritable déluge de qualificatifs apologétiques. Ainsi, le livre de Furet et Richet est constitué de « deux très beaux volumes », tandis que le texte est « d'une exceptionnelle qualité ». Il s'agit même d'une « œuvre de synthèse ». Enfin, les auteurs sont salués pour avoir su « résister aux séductions des déterminismes proposés par les historiographies ». Louis Bergeron expose les idées des deux historiens sans les contredire, sinon dans leur admiration, selon lui démesurée, pour les Feuillants. Malgré le peu de pages consacrées à l'an II au regard de l'importance que l'historiographie accordait jusque-là à cette étape de la Révolution, le traitement qui lui est réservé est salué chaleureusement car ces pages « iconoclastes » sont « une incitation intellectuelle salutaire ». Sans aller jusqu'à décrypter dans ce livre une logique politique de renouvellement de l'historiographie révolutionnaire, Bergeron conclut néanmoins par une remarque lucide et perspicace : « Il s'agit là d'un livre que ses auteurs avaient un besoin personnel d'écrire en vue de

(28) C'est l'opinion qu'a toujours défendue Pierre Goubert : « [Denis Richet] travaillait, à l'initiative d'un éditeur bien inspiré, dans une communauté journalière avec François Furet, à cette Révolution française en deux volumes magnifiquement illustrés qui parut en 1965 et 1966. Elle fut vite célèbre par son talent et sa nouveauté : elle sortait enfin des thèses assez fatiguées de Gaxotte bien sûr, mais aussi de la tradition jacobine, puis jacobino-marxiste qu'avait illustrée ou soutenue Albert Mathiez le passionné, puis l'admirable Georges Lefebvre puis, en forçant trop sur le marxisme, mon vieux camarade Albert Soboul » (souligné par nous), dans Pierre GOUBERT, *Un parcours d'historien, souvenirs 1915-1995*, Paris, Fayard, 1996, 314 p., p. 171.

(29) Telle est la position de l'historien anglais Norman HAMPSON dans son compte rendu de la traduction anglaise de l'ouvrage (dans *French Studies*, vol. XXVI, 1972, p. 82-83). Concernant l'utilisation du terme « révisionnisme », il faut faire ici une distinction importante entre le contexte anglo-saxon et le contexte français : le « *revisionnism* » anglo-saxon n'est pas concerné par les références au combat « science marxiste » vs « science bourgeoise » mené par les historiens communistes au début des années 1950 contre les *Annales* (cf. *supra*, note 8) ; il fait donc l'objet d'un usage moins polémique et plus directement scientifique.

(30) LOUIS BERGERON, « Une relecture attentive et passionnée de la Révolution française », *Annales ESC*, XXIII, 1968, p. 595-615.

structurer leur propre réflexion historique ». L'ouvrage est finalement qualifié « d'essai critique » ; c'est une étape dans le développement intellectuel des auteurs, un travail de rupture avec ce qu'ils ont appris.

Aussi favorable que la recension précédente mais dans un autre registre plus interprétatif, le compte rendu de Marc Ferro est tout à fait stimulant à qui sait lire son message caché. Intitulé « La Révolution déjacobinisée », il reprend mot pour mot le titre d'un article de Daniel Guérin publié en 1957 dans *Les Temps modernes*³¹. Dans ce papier consacré aux aspirations de démocratie directe du mouvement sans-culotte, le penseur libertaire discute un article d'Albert Soboul et les hypothèses générales de Georges Lefebvre concernant l'organisation du gouvernement révolutionnaire. Guérin reproche aux deux historiens leur interprétation du décret du 4 décembre 1793 (14 frimaire an II) constitutif du Gouvernement révolutionnaire. Tandis que Soboul et Lefebvre l'expliqueraient par les circonstances, Guérin veut y voir une « machine de guerre » contre les hébertistes qu'il considère comme « l'avant-garde populaire » de la Révolution. Sous cet angle, le 14 frimaire an II lui apparaît comme « une volonté consciente de refouler la démocratie directe des sans-culottes »³². En reprenant malicieusement le titre de cet essai très dense, Marc Ferro fait ressortir un aspect tout à fait important de la réception du livre de Furet et Richet : l'ouvrage peut être envisagé non pas uniquement comme l'assaut solitaire de quelques libéraux sur l'interprétation sociale marxisante de la Révolution française, mais constituerait de fait un pendant libéral aux critiques lancées de l'extrême-gauche contre les certitudes de l'historiographie classique. Daniel Guérin pour qui le jacobinisme est une forme d'autoritarisme, reproche à la dictature jacobine de se développer « avec la volonté consciente de refouler la démocratie directe des sans-culottes ». Il critique naturellement chez Lefebvre et Soboul ce qu'il considère comme une « vision idéalisée » de la dictature par en haut de 1793. Au cœur du débat se trouve une fois encore la place de l'an II, sa fonction dans le développement de la Révolution et le rôle de la bourgeoisie révolutionnaire jacobine, aux prises avec la guerre et la contre-révolution d'une part, les revendications populaires parisiennes d'autre part. Dans une autre perspective, François Furet et Denis Richet s'attaquent eux aussi aux principaux jalons et arguments de l'historiographie classique. En faisant de cette nouvelle lecture de l'histoire révolutionnaire un pendant de celle de Daniel Guérin, Marc Ferro parvient adroitement à démontrer qu'il ne s'agit pas d'une énième histoire contre-révolutionnaire dans la lignée des

(31) Marc FERRO, « La Révolution déjacobinisée », *La Quinzaine littéraire*, n°1, 15 mars 1966, p. 22-24 et Daniel GUÉRIN, « La Révolution déjacobinisée », *Les Temps Modernes*, avril 1957, p. 1519-1546.

(32) Daniel GUÉRIN, *idem*.

Taine, des Bainville ou des Gaxotte, quand bien même passeraient à la trappe les journées révolutionnaires et l'an II. L'interprétation développée par Furet et Richet est en effet bien à l'opposé de l'historiographie réactionnaire – on ne rejette pas 1789 – tout en étant critique de Mathiez et de ses successeurs. L'inspiration d'extrême-gauche empruntée à Guérin vient donc ici valoriser l'approche libérale du Furet/Richet. Marc Ferro peut ainsi proposer de situer favorablement l'ouvrage comme « une étude qui participe d'une conception de l'évolution historique que l'on pourrait qualifier de réformiste ».

Notons que c'est dans une perspective très similaire que Gilles Martinet avait présenté le livre quelques mois plus tôt aux lecteurs du *Nouvel observateur*³³. Soulignant l'importance de la charge critique contre le jacobinisme contenue dans le livre, le journaliste n'avait aucune difficulté à y voir une réflexion sur l'état de la gauche française et une incitation à rompre avec ses mythes fondateurs.

Dans la controverse, le texte de Louis Bergeron ne peut avoir d'effet. Il est acquiescement et approbation de la démarche des auteurs, sans réelle portée critique. Plus intéressant est l'article de Marc Ferro puisqu'il réunit dans une même logique de contestation d'une lecture dominante, des auteurs qui politiquement sont symétriquement opposés. Comme Martinet, il pose la question de l'implication politique immédiate de ces visions affrontées : réforme ou révolution ? La controverse n'est pas seulement académique, elle relève surtout ici du débat démocratique sur les perspectives politiques contemporaines.

Dans la catégorie des lectures bienveillantes entrent les textes de Betty Behrens³⁴ et de Norman Hampson³⁵. Néanmoins, la configuration intellectuelle et politique anglo-saxonne n'est pas comparable avec le dispositif français. S'adressant au lectorat américain ou anglais, Behrens et Hampson se trouvent face à des publics qui par définition sont plus résolus à discuter sans préalable et de façon pragmatique l'histoire de la Révolution française – que l'on pense au succès rencontré par les travaux de Palmer³⁶ ou les conférences de Cobban³⁷ –, une histoire dont les enjeux politiques, idéologiques et mémoriels sont naturellement moins disputés

(33) Gilles MARTINET, « Révolution française : une vision nouvelle », *Le Nouvel Observateur*, 20 octobre 1965.

(34) Catherine B. A. BEHRENS, « Making the Revolution », *New York Review of Books*, 25 mars 1971.

(35) Norman HAMPSON, review, *French Studies*, *op. cit.*

(36) Robert R. PALMER, *The Age of the Democratic Revolution : A Political History of Europe and America, 1760–1800*, 2 vol, Princeton, Princeton University Press, 1959, X-534 p. et 1964, X-584 p., Jacques GODECHOT et Robert R. PALMER, « Le problème de l'Atlantique du XVIII^e au XX^e siècle », dans *Relazioni del X Congresso Internazionale di Scienze Storiche* (Rome 4-11 septembre 1955), vol. 5, Florence, 1955, p. 175-239.

(37) Alfred COBBAN, *The Social Interpretation of the French Revolution*, Cambridge, Cambridge University Press, 1964. Dans son introduction à la dernière réédition anglaise de l'ouvrage en 1999, l'historien Gwynne Lewis attire l'attention du lecteur sur l'importance des ventes du livre de Cobban dont la

qu'en France. Il n'est nullement surprenant que le livre de Furet et Richet ne donne pas lieu ici à polémique, ce qui ne signifie aucunement que les historiens responsables de ces recensions n'aient pas saisi la dimension potentiellement controversée de l'ouvrage. Dans les pages de la *NYRB*, Betty Behrens ne juge pas, mais constate : « Seul le lecteur naïf ne distinguerait pas l'engagement idéologique de Furet et Richet à la lecture de leur appréciation du mouvement sans-culotte ». Mais pourquoi cela poserait-il un problème au lectorat américain féru d'histoire de France ? Dans une publication plus strictement académique, l'historien Norman Hampson s'offre lui le plaisir de regretter que les auteurs ne soient pas allés assez loin dans leur révision des « vieilles habitudes », proposant un récit encore très fortement marqué par la « révolution bourgeoise » et trop peu par les critiques anglo-saxonnes. Il faut dire qu'à ce moment précis, le révisionnisme anglo-américain est en plein essor. Conscient de son « avance » sur l'école française considérée comme « dogmatique », il ne peut envisager le livre de Furet et Richet, dont la bibliographie est très française, comme autre chose qu'un effort nécessaire mais insuffisant pour sortir des schémas explicatifs traditionnels. C'est plutôt le recueil *Penser la Révolution française*³⁸ qui, dépassant les perspectives initialement esquissées par le révisionnisme critique, créera le véritable choc dans la sphère anglo-saxonne³⁹.

Une réception en marge : la réaction de l'historien britannique Richard Cobb

Pour clore ce panorama des réceptions du livre de Furet et Richet, nous avons voulu présenter et expliquer le point de vue tout à fait singulier de Richard Cobb. Historien anglais, ancien élève de Georges Lefebvre, non marxiste revendiqué⁴⁰, son compte rendu de la première édition française du Furet/Richet, publié dans le *Times Literary Supplement* se situe dans un registre à part⁴¹. Il s'agit d'un texte d'une assez grande violence polémique qui, dans un style très personnel, tout à la fois enlevé, véhément

diffusion aurait dépassé les 30 000 exemplaires. Étonnamment la traduction française de ce texte pourtant décisif ne fut disponible que très tardivement de ce côté-ci de la Manche. Publié par un éditeur opportuniste en 1984, donc dans un contexte historiographique très différent de celui des années 1960, le texte de Cobban était devenu *Le sens de la Révolution française* (Paris, Julliard, 220 p., préface d'E. Le Roy Ladurie) et sa parution à quelques années des célébrations du bicentenaire laissait supposer que les critiques adressées au début des années 1960 à l'historiographie classique étaient toujours d'actualité.

(38) François FURET, *Penser la Révolution française*, Paris, Gallimard, 1978, 259 p.

(39) Dans sa recension du recueil *Penser la Révolution française*, Lynn Hunt qualifie l'ouvrage de 1965 de « coffee-table history of the Revolution », indiquant sans ambiguïté combien elle tient le livre pour insignifiant du point de vue de l'historiographie, singularisant ainsi la réception américaine de la réception française. Lynn HUNT, « Review Essay. *Penser la Révolution française* », *History and Theory*, 1981, 20, p. 313-323.

(40) Richard COBB, « Not a Marxist », *The New York Review of Books*, June 19, 1969.

(41) Richard COBB, « Annalists' Revolution », *Times Literary Supplement*, September, 8, 1966, repris sous le titre « Nous des Annales », dans *A Second Identity : Essays on France and French History*, Oxford, OUP, 1969, XII-316 p., p. 76-83. Voir également notre traduction en français accompagnée d'une

et drôle, s'attache à démontrer le caractère prétentieux des deux auteurs. Le ton employé par l'historien britannique est tel que l'on pense davantage à un règlement de compte qu'à une critique argumentée. Le titre, « Nous des Annales », indique toutefois une cible plus large que le travail des deux historiens. Cobb s'adresse en effet expressément à « l'école des *Annales* » et à ceux qui revendiquent l'étiquette et l'assentiment de la prestigieuse revue. L'axe principal des reproches adressés à l'ouvrage par le collaborateur du *TLS* concerne le style général du volume et le vocabulaire moderne employé délibérément par les auteurs. Cobb ironise volontiers sur les tournures alambiquées, déroutantes, ironiques ou trompeuses qui ponctuent le texte, n'hésitant pas à conclure à propos des deux chercheurs français : « Ils sont les maîtres de l'Histoire-insinuation ». L'article comporte une critique de portée générale sur la « posture » des deux auteurs et en propose un décryptage. Qui sont-ils pour remiser des pans entiers de l'historiographie ? D'où parlent-ils ? À quel titre ? L'introduction du texte répond à ces questions et dans une longue tirade contre la génération montante des *Annales*, Cobb accuse les deux chercheurs de fossiliser la dynamique autrefois associée à la revue fondée par Marc Bloch et Lucien Febvre. Décrivant des historiens déconnectés de la réalité et remplis de certitudes, il les suspecte d'avancer masqués : « ils sont plutôt bons dans les énigmes historiques, empruntant les vêtements de MM. Caron, Lefebvre, Soboul, Rudé, Chevalier, et même Guérin, ou parfois le manteau de l'un, la chemise d'un autre, le pantalon d'un troisième, pour finalement retailer l'ensemble dans le style des Annales ».

La charge est violente. On peut s'interroger, quarante ans plus tard, sur la source de cette réaction épidermique. Quand paraît *La Révolution française* de Furet et Richet, Cobb qui a passé pas moins d'une vingtaine d'années dans les archives françaises, mesure ce qui le sépare de ces chercheurs qui sont alors les figures en vue de la nouvelle génération. On peut sans trop de risque affirmer que cette trajectoire, dans ce qu'elle a de classique et d'atypique, explique largement les récriminations adressées aux auteurs. Elle permet de comprendre aussi pourquoi les remarques de Cobb n'ont pas les mêmes fondements ni les mêmes significations que les discussions érudites et idéologico-politiques proposées par Claude Mazauric ou Albert Soboul, même s'il prend dans ce texte la défense de l'historiographie classique. La perspective choisie par Cobb ne relève pas du même procédé, il ne se place pas sur le plan des idées. Il n'est d'ailleurs pas évident qu'il trouve les mêmes choses à reprocher au Furet/Richet que les historiens marxisants, ni qu'il distingue dans le « dérapage » une véritable

prise de position, dans le sens premier du terme, porteuse d'une charge révisionniste. Ses préoccupations sont d'un autre ordre et ramènent à sa biographie. Si la querelle idéologique n'est pas sa priorité première, Cobb n'en a pas moins de reproches à faire à la méthodologie historique élaborée par « l'école des *Annales* » et en l'occurrence par Furet et Richet. Leur mépris pour les petites choses et les petites gens, leur dédain pour les détails et leur propension prétentieuse à l'interprétation, loin de toute l'humilité qui sied au chercheur, constitue une panoplie très éloignée du style et de la formation de l'historien d'Oxford. Les auteurs proposent d'écrire l'histoire dans une langue rénovée, Cobb se fait un devoir et une fierté de parler et d'écrire un français académique impeccable. Le livre se veut interprétatif, Cobb ne s'intéresse plus désormais qu'aux individualités. Les auteurs inscrivent leurs travaux dans un mouvement collectif qui entend moderniser la pratique historique, Cobb refuse de voir la discipline historique autrement qu'à travers la confrontation individuelle du chercheur avec les archives et les textes. Le lecteur pourrait par conséquent ne voir dans ce compte rendu qu'une opposition de style, exacerbée par la distance générationnelle qui sépare le *reviewer* du *TLS* des nouveaux historiens parisiens. Cependant, en raillant quelques-uns des traits caractéristiques des nouveaux venus sur le champ de l'historiographie révolutionnaire, Cobb fait preuve d'une perspicacité certaine : il a saisi avec acuité sinon élégance, des éléments qui vont en partie structurer les débats historiographiques des années 1970 et 1980, sur la nature de l'histoire à écrire.

Les trois catégories de rapport aux thèses du Furet/Richel que nous venons de présenter sont aussi trois attitudes dans le rapport à la controverse. En observant les différentes réceptions en fonction des origines géographiques des comptes rendus, on constate que dans les pays de l'Europe continentale, la controverse existe à peu près dans les mêmes termes qu'en France, mettant aux prises historiens plus ou moins marxistes et historiens libéraux. Cette observation générale est particulièrement vérifiée dans le cas de l'Italie où s'opposent les recensions de l'historien libéral Rosario Romeo⁴² et du marxiste Marco Palla⁴³. Ceci s'explique par le lien important qui relie l'histoire de la nation italienne à la Révolution française, mais aussi par la diffusion des travaux universitaires français en Italie. Dans le monde anglo-saxon, l'historiographie de la Révolution française est un champ moins disputé dans lequel le livre de Furet et Richet est perçu plutôt favorablement dans la mesure où il s'inscrit dans des perspectives proches d'interrogations courantes (Palmer, Cobban, Taylor) et des postures sceptiques qui caractérisent l'historiographie américaine ou anglaise.

(42) Rosario ROMEO, *Clio*, vol. XIV, 1978, p. 475-77.

(43) Marco PALLA, *Studi storici*, vol. XVI, 1975, p. 267-269.

Prêtons maintenant attention à la chronologie dans laquelle ces différentes critiques sont apparues. Publiées les premières, dans des revues grand public – donc en dehors du champ académique et scientifique –, les chroniques de Gilles Martinet et de Marc Ferro ne peuvent postuler à la paternité de la controverse. Dans un style nettement outragé, le long compte rendu de Richard Cobb pourrait suggérer le point de départ d'un débat houleux. Mais là encore, la publication est grand public et surtout anglaise. Ce serait plutôt la recension de Claude Mazauric dans les *AHRF* en 1967 remaniée en 1970 qui constituerait l'origine de la dispute, le texte qui entraîne après lui la réplique des auteurs du livre. Ceci apparaît assez clairement au regard des développements ultérieurs, c'est-à-dire à l'examen des effets de la controverse dans l'historiographie.

Les effets de la réception du Furet/Richet ou le rôle de la controverse

La controverse née de leur ouvrage a objectivement permis à François Furet et Denis Richet de se faire entendre, et dans la sphère spécialisée des études révolutionnaires et auprès du grand public. Leur livre bénéficie de « l'effet controverse » ce dont témoigne les rééditions rapidement proposées dans des formats plus accessibles⁴⁴. Ouvrage fait par ailleurs l'objet de nombreuses traductions⁴⁵. Fort de cette visibilité, François Furet travaille à approfondir sa lecture de la Révolution française en accentuant plus encore sa rupture avec l'historiographie universitaire. La vigueur de la réaction que ses positions ont suscitée lui a ouvert la voie pour justifier la nécessité scientifique de s'éloigner d'une vulgate qui ne tolère pas la critique. Mais la controverse a aussi agi sur l'interprétation remise en cause. Loin de figer les positions, elle alimente au contraire une dynamique qui contribue à produire de nouvelles formes d'intelligibilités. Ainsi, les problèmes soulevés par le livre de Furet et Richet commencent à trouver un semblant de réponse au cours des années 1970 dans les travaux marxistes sur les bourgeoisies d'Ancien Régime par exemple. Ce sursaut n'est toutefois pas suffisamment puissant pour annuler les effets réels de la controverse qui conduisent au reformatage du cadre conceptuel dans lequel les historiens sont invités désormais à « penser » l'histoire de la Révolution française.

(44) François FURET et Denis RICHEL, *La Révolution française*, Paris, Fayard, coll. L'histoire sans frontières, 1973, 544 p.

(45) Notamment en anglais : François FURET et Denis RICHEL, *The French Revolution*, London, Weidenfeld & N, 1970, 416 p. ; ou en italien : François FURET et Denis RICHEL, *La Rivoluzione francese*, Bari, Laterza, 1974, XIII-684 p.

« L'approfondissement du désaccord »⁴⁶

L'effet majeur de la réception très critique du Furet/Richel par les historiens attachés à la lecture marxisante et sociale de la Révolution, réception caractérisée par le constat de l'impossible dialogue entre deux visions que tout oppose, trouve sa quintessence dans l'extrémisme vindicatif du célèbre article de François Furet, « Le catéchisme révolutionnaire »⁴⁷. Publié en 1971, cet article donne l'occasion à Furet d'affirmer et d'affiner l'interprétation esquissée en 1965 en mettant à profit les travaux de Denis Richet qui prolongent des hypothèses encore à l'état d'ébauche dans le livre⁴⁸. Il insiste sur l'unification culturelle des élites bourgeoises et nobles dont la Révolution de 1789 serait l'aboutissement politique, réglant ainsi la question des origines de la Révolution en suggérant que l'Ancien régime était déjà mort avant même d'avoir été abattu. Ce faisant, François Furet poursuit son travail de rejet catégorique du concept de « révolution bourgeoise » sur la base de travaux anglo-saxons dont il reprend les arguments et diffuse les thèses⁴⁹ dans une mesure bien plus importante qu'en 1965. Les éléments qu'il présente à l'appui de sa démarche sont les suivants : d'une part, on ne peut pas dater la « transition » dans une chronologie aussi restreinte que 1789-1794, d'autre part, avant d'appliquer le concept de « révolution bourgeoise », il faut étudier les bourgeoisies et en l'occurrence les études les plus récentes montrent que la bourgeoisie révolutionnaire n'est pas vraiment impliquée dans le mode de production capitaliste tel que les marxistes l'entendent. François Furet déploie tous ses efforts pour faire accepter l'idée d'une Révolution *a minima*, déjà largement développée dans l'ouvrage avec Denis Richet. Ainsi peut-il écrire encore : « La révolution bourgeoise est faite, et achevée, sans compromis d'aucune sorte avec l'ancienne société, dès 1789-1791 »⁵⁰.

(46) Il s'agit de la formule utilisée par François Furet lui-même dans sa dédicace à Albert Soboul à l'occasion de l'envoi de son livre *Penser la Révolution française*. L'exemplaire de Soboul dédicacé ainsi par Furet a été présenté au public du musée de la Révolution française de Vizille à l'occasion de l'exposition *Albert Soboul (1914-1982), historien de la Révolution française* (juin 2005).

(47) François FURET, « Le catéchisme révolutionnaire », *Annales ESC*, n° 2, mars-avril 1971, p. 255-289. Il faut veiller ici à porter une attention particulière à la chronologie. En effet, l'article de 1971 est souvent cité dans sa version remaniée qui se trouve intégrée au recueil *Penser la Révolution française* qui date lui de 1978. Or c'est bel et bien la date de 1971 qui est à retenir. L'article est en partie une réponse à la parution du recueil de Claude Mazauric préfacé par Albert Soboul, *Sur la Révolution française* (1970), dans lequel l'auteur a augmenté et révisé sa recension du Furet/Richel originellement publiée en 1967. Rappelons qu'entre temps Soboul a quitté la faculté de Clermont pour la Sorbonne où il occupe à partir de 1967 la chaire d'histoire de la Révolution française.

(48) Denis RICHEL, « Autour des origines idéologiques lointaines de la Révolution », *Annales ESC*, n°1, 1969, p. 1-23.

(49) Les principales sources d'inspiration qui nourrissent l'article sont les études d'Alfred Cobban, de David Bien, de Vivian Gruder et de Elinor G. Barber.

(50) François FURET, *Penser la Révolution française*, op. cit., p. 201 (édition de poche, 1985).

L'article, repris en 1978 dans le recueil *Penser la Révolution française*⁵¹, est l'occasion de recourir à l'insulte. Les historiens qui ont osé répondre au livre de 1965 sont au choix des « jargonneurs léninistes »⁵² à l'esprit « manichéen, sectaire, conservateur », ou les partisans d'une « vulgate lénino-populiste »⁵³. Le combat des idées est aussi le combat des hommes et sur le terrain scientifique instrumentalisé au profit de la lutte idéologique, tous les coups sont permis. Les différends entre Albert Soboul et François Furet sont nombreux et le contentieux de départ⁵⁴ a connu de multiples rebondissements. Il y eut d'abord le silence des *Annales ESC* après la publication de la thèse sur les Sans-culottes, puis les précautions prises par la revue pour que le compte rendu demandé à Claude Mazauric ne paraisse pas seul. L'épisode du Furet/Richet donne l'occasion à Albert Soboul de repousser du côté des essayistes ces historiens qui s'en sont pris à la Révolution, « notre mère à tous »⁵⁶. La même année, faisant suite à la publication par Albert Soboul d'un volume intitulé *La civilisation et la Révolution française* consacré à l'Ancien Régime⁵⁷, Furet et Richet dénoncent publiquement dans les pages des *Annales ESC* un plagiat dont ils seraient les victimes, Soboul ayant repris à son compte sans les nommer des descriptions factuelles puisées dans l'œuvre des deux auteurs⁵⁸. Cette lutte se prolonge encore dans la version mise à jour de l'article « Le catéchisme révolutionnaire » au long de laquelle Furet n'hésite pas à faire référence aux travaux sobouliens dans une langue qui frise ouvertement l'insulte, évoquant suspicieusement les « procédés de composition » du livre de Soboul, sans prendre le soin de mentionner l'accord amiable qui a entre temps mis fin à toute cette histoire. Dans la controverse, l'approfondissement du désaccord historiographique est aussi celui de la rupture irréversible entre les individus ou les groupes qu'ils représentent.

(51) François FURET, *idem*.

(52) *Idem*, p. 204-205.

(53) *Idem*, p. 145.

(54) *Idem*, p. 145.

(55) En 1948, Albert Soboul avait publié un manuel d'histoire de la Révolution française aux Éditions sociales. Ce manuel de commande s'en tenait sans surprise à la plus pure orthodoxie. À l'occasion de sa deuxième édition en 1952, ce livre fit l'objet d'un compte rendu très critique de Jean Poperen dans les *Cahiers du communisme*. Télécommandé depuis Moscou, l'article rédigé par le futur député socialiste prenait Soboul de gauche en l'accusant d'avoir négligé les oppositions populaires à la politique de Robespierre. Pour de basses raisons politiques, Poperen acceptait sans sourciller les conclusions de Daniel Guérin. François Furet, qui n'avait pas encore quitté le Parti communiste, ne cachait pas non plus ses sympathies pour les thèses de l'auteur de *Bourgeois et Bras-nus* et s'attachait à suivre la ligne et ses fluctuations. Malgré le caractère ouvertement circonstanciel et servile des critiques qui s'abattaient sur Soboul, rares sont ceux qui lui apportèrent leur soutien. Soboul en conserva une longue amertume, tandis que Furet rejoignait Poperen au sein du groupe d'opposition interne « Tribune du communisme » avant de quitter définitivement l'organisation communiste. À propos de cet épisode, voir Marie-Claire LAVABRE, *Le fil rouge*, Paris, FNSP, 1994, p. 55-64.

(56) Albert SOBLOUL, préface à Claude MAZAUERIC, *op. cit.*, 1970, p. 5.

(57) Albert SOBLOUL, *La Civilisation et la Révolution française*, t. 1 : *La Crise de l'Ancien Régime*, Paris, Arthaud, 1970.

(58) *Annales ESC*, sept-oct. 1970.

Le travail nécessaire de mise à jour et de complexification de l'interprétation classique

Il n'était pas suffisant, disait en substance Georges V. Taylor, de supposer que la bourgeoisie était apparue, mais le terme devait être défini précisément et l'ascension démontrée⁵⁹. Des efforts importants en terme de recherche et de discussion ont été menés par les historiens marxistes. Ces travaux, en grande partie le fruit de la réflexion des chercheurs communistes spécialistes de la Révolution, se trouvent rassemblés dans le volume *Aujourd'hui l'histoire* publié aux Éditions Sociales en 1974⁶⁰. Les études proposées apportent de nouvelles perspectives aux recherches sur les catégories sociales pré-révolutionnaires. On lira notamment la discussion entre Antoine Casanova, Claude Mazauric et Régine Robin dans laquelle les intervenants reviennent sur les questions posées par le Furet/Richel et plus largement par tous ceux, Cobban en tête, qui ont entrepris de contester systématiquement le caractère de classe de l'épisode révolutionnaire. Les éléments les plus neufs sont issus de la thèse de Régine Robin consacrée à l'étude du vocabulaire des Cahiers de doléances, ainsi la catégorie de « bourgeoisie d'Ancien Régime »⁶¹ qui souligne l'intégration partielle de la bourgeoisie à l'ordre féodal, tout en mettant en lumière son implication dans l'exploitation capitaliste. Ces efforts sont considérables, mais ils ne permettent pas de maintenir les questionnements historiographiques sur la Révolution française dans les gonds marxistes. Sous les effets conjugués de la controverse et de l'air du temps, on assiste à un déplacement irrépressible des intérêts des historiens vers l'étude du politique et de la culture politique. Dans ces circonstances, les réflexions cantonnées au cadre de la « révolution bourgeoise » deviennent rapidement dépassées.

Le retour de l'événement : la dimension créatrice de la Révolution

La postérité du Furet/Richel tient-elle au fait qu'il annoncerait à lui seul le passage d'un moment historiographique à un autre ? « Du tout

(59) Georges V. TAYLOR, « Non capitalist wealth and the origins of the French Revolution », dans *American Historical Review*, 4, 1967. Pour un aperçu d'ensemble des critiques formulées par Taylor à propos de l'utilisation de « bourgeoisie », voir Georges V. TAYLOR, « Bourgeoisie », dans Samuel SCOTT et Barry ROTHBAUS, *Historical Dictionary of the French Revolution, 1789-1799*, Londres, Aldwych press, 1985, p. 117-122.

(60) *Aujourd'hui l'histoire*, Paris, Éditions sociales, 1974. La cinquième partie du livre est consacrée à la Révolution française sous le titre « Problèmes de la Révolution française ». Après un entretien accordé par Albert Soboul aux responsables de la *Nouvelle Critique*, est reproduit un débat synthétique entre Antoine Casanova, Claude Mazauric et Régine Robin intitulé « La Révolution a-t-elle eu lieu ? » (p. 273-300) qui avait paru initialement en 1973. Suivent ensuite un article de Régine Robin qui reprend les conclusions de sa thèse (« Idéologie et bourgeoisie avant 1789 », p. 301-331) et un article inédit d'Elisabeth Guibert-Sledziewski (p. 333-349).

(61) Régine ROBIN, *La société française en 1789, Semur en Auxois*, Paris, Plon, 523 p.

social au tout politique », comme dirait Michel Vovelle. Ou sommes-nous simplement abusés par la façon dont les acteurs de la controverse ont présenté le livre ? La controverse peut être lue comme le produit d'une transition délicate entre deux moments historiographiques, le premier caractérisé par la toute puissance de l'analyse socio-économique – elle domine encore très largement le livre de 1965, le second porté davantage sur l'autonomie du politique et du culturel. Mais cette transition dépasse largement les acteurs de la dispute. En déplaçant ou en questionnant les points de vue, les problématiques et les objets, en faisant travailler les historiens, la controverse modifie profondément l'approche de l'histoire révolutionnaire au-delà même des clivages politiques ou idéologiques. L'exemple en est donné par l'émergence de l'intérêt pour l'étude de la culture politique pendant la Révolution à partir des années 1980 et par la dynamique presque œcuménique en faveur de l'approfondissement du thème de « l'apprentissage de la politique » dans la décennie post-bicentenaire. Les forces qui déterminent le sens de l'historiographie ont dépassé très largement les questions mises en chantier par la polémique. Dans ces conditions, peut-on parler du débat autour du livre de Furet et Richet comme d'une controverse ?

Penser la controverse

De la réception du Furet/Richet par les historiens, retenons l'absence frappante de retentissement au-delà des frontières hexagonales. Malgré ses apparences scientifiques, le débat fut en réalité davantage une querelle politico-historique très franco-française, étroitement liée aux trajectoires sociologiques, académiques et politiques des acteurs concernés, qu'une réflexion épistémologique sur la façon d'écrire l'histoire de la Révolution. Il s'avère, pour répondre à la question que nous posons en introduction, que la prise en compte de l'historiographie étrangère était en 1965 encore très limitée. Pour preuve, les références à Cobban ne font leur entrée dans les textes de Furet qu'à partir de 1971. Querelle idéologique et partisane qui se joue sur le terrain de l'historiographie de la Révolution, elle laisse froids les chercheurs étrangers, sinon les anti-marxistes patentés.

Ceci étant dit, il ne s'agissait pas de faire un simple inventaire des avis et des opinions sur le contenu du Furet/Richet, mais bien d'essayer de penser l'historiographie de la Révolution française et d'éclairer son fonctionnement à la lumière de la controverse. L'objet « controverse » n'épuise pas la complexité de l'histoire historiographique de la Révolution française. Il invite toutefois à accorder plus d'importance à une réflexion sur les cadres théoriques, idéologiques, partisans et même institutionnels de la pensée historique. Il faudrait interroger la place et le rôle tenus par cette controverse dans la mémoire des acteurs, suivant en cela l'intérêt souligné

par Jean-Louis Fabiani pour « la manière dont les disputes se constituent comme souvenirs lorsqu'elles sont déclarées closes ou comme scènes vives lorsqu'on s'installe dans la polémique récurrente »⁶². Certains témoignages conduisent en effet à penser que la controverse occupe une fonction particulière dans la perception de l'histoire du champ, fonction structurante dans l'histoire des métamorphoses successives intervenues dans la sphère des études révolutionnaires. D'où l'approfondissement du désaccord jusqu'à occulter délibérément la partie adverse chez François Furet⁶³, ou la revendication d'avoir été le premier à dénoncer le danger de la relecture « néo-libérale furétienne » pour toute une tradition d'étude chez Claude Mazauric⁶⁴. En structurant le champ historiographique, la mémoire de la controverse influe plus ou moins directement sur l'orientation de l'historiographie révolutionnaire. L'enjeu est désormais de révéler les étapes de cette élaboration mémorielle en lien avec l'évolution de la politique contemporaine.

Julien LOUVRIER

Doctorant en histoire
Université de Rouen

Ohjaajantie 6 A 7
00400 Helsinki
Finlande

julien.louvrier@gmail.com

(62) Jean-Louis FABIANI, « Disputes, polémiques et controverses dans les mondes intellectuels. Une sociologie historique des formes de débats agonistiques », texte inédit présenté à l'occasion de la journée d'étude *Décrire la controverse*, EHESS, Marseille, 27 oct. 2006.

(63) Voir l'article « Historiographie universitaire de la Révolution française », dans *Dictionnaire critique de la Révolution française*, op. cit., 1988.

(64) Claude MAZAURIC, *Jacobinisme et Révolution*, op. cit., p. 54.

Bibliographie chronologique

- Gilles MARTINET, « Révolution française : une vision nouvelle », *Le Nouvel observateur*, 20 octobre 1965.
- Marc FERRO, « La Révolution déjacobinisée... », *La Quinzaine Littéraire*, n° 1, 15 mars 1966.
- Richard COBB, « Annalists' revolution », *Times Literary Supplement*, September, 8, 1966, repris dans *A Second Identity : Essays on France and French History*, Oxford, OUP, 1969.
- Claude MAZAURIC, « Réflexions sur une nouvelle conception de la Révolution française », *AHRF*, 1967, p. 339-368, repris et augmenté dans le recueil *Sur la Révolution française. Contributions à l'histoire de la révolution bourgeoise*, Paris, Éditions Sociales, 1971, p. 21-61.
- Richard COBB, « Republic of Vices », *TLS*, June, 15, 1967. Repris dans *A Second Identity : Essays on France and French History*, Oxford, OUP, 1969.
- Louis BERGERON, « Une " relecture attentive et passionnée " de la Révolution française », *Annales ESC*, 1968, p. 595-615.
- Richard COBB, review, in *TLS*, April 16 1970, p. 436.
- Catherine B.A. BEHRENS, « Making the Revolution », *New York Review of Books*, 25 mars 1971.
- Jacques GODECHOT, « La période révolutionnaire et impériale », publications des années 1966 à 1971, *Revue historique*, 504, oct-déc 1972, p. 445-494. [la partie concernant le livre de Furet et Richet, p. 475-476]
- Norman HAMPSON, review, *French Studies*, vol. XXVI, 1972, p. 82-83.
- Jean-René SURATTEAU, *Certitudes et controverses*, Paris, PUF, 1973, p. 22-24.
- Claude ROY, « Les verglas de Thermidor », *Le Nouvel observateur*, 16 avril 1973.
- Claude MAZAURIC, « Courrier des lecteurs », *Le Nouvel Observateur*, 21 mai 1973.
- Jean-René SURATTEAU, « Correspondance », *AHRF*, 1974, p. 158-160.
- Albert SOBOUL, « L'historiographie classique de la Révolution française. Sur des controverses récentes », *La Pensée*, n° 177, 1974, p. 40-58.
- Marco PALLA, *Studi storici*, vol. XVI, 1975, p. 267-269.
- Rosario ROMEO, *Clio*, vol. XIV, 1978, p. 475-77.